

Il ne faut pas se le dissimuler, l'instruction obligatoire est un problème qui s'impose nécessairement un jour ou l'autre à toute société démocratique comme la nôtre. Heureux les pays qui le prévoient d'avance, car le prévoir c'est commencer à le résoudre, c'est s'exempter pour l'avenir bien des troubles, bien des agitations. L'instruction est une nécessité pour un peuple qui se gouverne lui-même, c'est-à-dire qui est appelé fréquemment à se prononcer sur des questions qui touchent à ses plus chers intérêts; il est son propre maître, non plus un enfant en tutelle; on le consulte avant de décider de son sort, pour mieux dire, c'est lui-même qui fait son sort, et si son intelligence n'est pas suffisamment cultivée, que deviendra-t-il? La sagesse pour le peuple consiste à comprendre qu'il doit s'instruire pour se préparer à décider avec connaissance de cause toutes les questions que l'avenir lui ménage concernant ses propres destinées; la folie serait de laisser venir ces questions sans se préparer par l'étude à s'en rendre maître. Car en dehors des mauvais résultats qu'elle peut entraîner, son incompréhension frappe tellement les politiques impatientes qu'ils proposent alors de rendre obligatoire l'instruction élémentaire, et cela même constitue le plus dangereux des problèmes.

L'homme d'état qui provoque le peuple à s'instruire montre donc une sage prévoyance. Eh bien! nous le demandons, cette loi du Massachusetts que nous proposons d'introduire ici et qui, du reste, n'affecterait point la position des électeurs actuels, n'est-elle pas de nature à donner de l'émulation à la jeune génération? Les Canadiens, toujours si empressés à se mêler d'affaires publiques, croiront-ils acheter trop cher leur droit de vote en apprenant à lire la constitution de leur pays et à écrire sur un bulletin électoral le nom de l'homme en qui ils auront confiance? Non, assurément. Et si le scrutin secret imposait cette obligation, quels qu'en soient d'ailleurs les autres résultats, il aurait toujours eu celui de contribuer à répandre l'instruction parmi le peuple. Cette seule considération devrait suffire à déterminer nos législateurs.

OSCAR DUNN.

AU COIN DES RUES.

J. M. LEMOINE.

I.

Un bon compagnon de voyage est un bienfait des dieux; si la route est belle, le charme de la conversation l'embellit encore; est-elle triste, monotone? on trouve à deux mille raisons de s'égayer; et les choses les plus désagréables, deviennent par un prodige de l'amabilité, la source de joyeux propos.

Vnæ soli, dit l'Écriture, malheur à l'homme seul, et malheur à vous lecteur, si, venant à Québec, vous parcourez solitaire notre vieille capitale et ses alentours; vous n'aurez fait qu'une promenade fatigante, dont vous ne rapporterez que d'insignifiants souvenirs.

Sans doute, vous aurez admiré nos incomparables points de vue, visité la citadelle et les églises, fait le tour du Cap-Rouge, vous aurez vu ce qui frappe le regard, mais rien de plus. Les vieux murs, les champs, les bosquets garderont le secret de leur passé, des scènes émouvantes dont ils furent témoins, et vous passerez indifférent là où le sang de vos pères a coulé, là où vécut des héros canadiens.

Ayez donc un Cicerone intelligent, instruit et charmant causeur, et vous triplerez vos jouissances. Que si vous dites que c'est chose rare, je vais vous donner l'adresse du meilleur guide qui se soit encore vu à Québec. Il sait tout notre passé, c'est un Nestor, rajeuni à quelque fontaine de Jouvence, qui vous redira, sans rajustage, les faits de jadis et vous indiquera le lieu précis où tant d'événements se sont passés, avec toute l'exactitude d'un contemporain de ces âges, et vous racontera mille traits, mille anecdotes, avec une verve toujours nouvelle.

Cet heureux phénix, c'est M. J. M. Lemoine, c'est l'*Album du Touriste*.

Muni de ce livre vraiment précieux, l'on erre sans se lasser dans notre vieux Québec, dans ses campagnes pittoresques. Le présent s'efface et vous êtes au temps d'autrefois; c'est ici les palais de Bigot, de Cadet et de leur entourage; là s'élevait la résidence de Montcalm; cette maison, c'est le rendez-vous de la grande société de 1759, de 1775; voici l'emplacement d'une église, les ruines d'un château. Vous regardiez hier avec mépris cette antique bicoque qui déparait à vos yeux l'vue de nos plus belles rues; et vous la saluez avec respect aujourd'hui, c'est là qu'est mort le marquis de Montcalm. Les générations passent tour à tour sous vos yeux, avec leurs traits distinctifs, leurs mœurs, leurs usages; de la salle du bal, vous courez au camp, à l'embuscade; nos anciens canadiens sont autour de vous, guidés par leurs seigneurs, bénis par leurs prêtres, et vous recommencez avec eux ces luttes immortelles qui les vit succomber en héros.

M. Lemoine sous ce titre modeste d'*Album du Touriste*, nous donne une œuvre d'une haute importance et qui a dû lui coûter d'immenses recherches. C'est l'histoire intime de la ville de Champlain, racontée avec tous ses détails, et dans un style toujours charmant. L'auteur sait l'art de vérifier une date, de préciser l'endroit où se passa tel fait, et de vous attacher à la découverte.

Sort-il des murs, il vous dit les noms des anciens possesseurs des villas de Sillery et de Ste. Foye, et les événements où ils furent mêlés. Charlesbourg, St. Augustin, la Pointe aux-Trembles, les Ecureuils, Portneuf, Cap-

Santé, Deschambault, vous apparaissent avec leurs colons primitifs dont vous apprenez la vie et les faits d'armes.

On a fait, l'on fait encore tous les jours des romans de mœurs canadiennes qui n'ont de canadien que le nom et les lieux des événements. Mais de même que M. de Gaspé, M. Lemoine connaît nos ancêtres et les dépeint tels que l'histoire nous les montre, tels que nous les montre la tradition, braves, pieux, fidèles à leur roi. Vous retrouvez leurs superstitions, leurs légendes, leurs fautes mêmes, rien n'est oublié. Bigot, Péan, Maurin, ces infâmes, paraissent à côté de De Léry, de Vaudreuil, des De Repentigny, ses gentilshommes que l'histoire nous montre si nobles et si grands, et vous dites: l'auteur est vrai, tels devaient être nos aïeux.

Un écueil où viennent se heurter tous les Canadiens qui parlent de notre pays, c'est le préjugé national, c'est le sentiment de haine qui les porte à rabaisser, suivant leur propre origine, le peuple français ou le peuple anglais. Leur partialité les rend injustes, les porte à dénigrer souvent les faits, et blesse le lecteur qui doute de leur véracité et de leur bonne foi.

M. Lemoine évite cet écueil; il voit d'un même œil la race gauloise et les fils d'Albion, les compatriotes sont tous ceux qui sont nés dans ce pays, quelle que soit leur langue, ou qui l'ont adopté pour patrie, et justice égale leur est rendue. L'écrivain s'efforce de faire ressortir ce qu'ils ont fait de bien, et la trahison, de quelque part qu'elle vienne, est stigmatisée.

Il serait à souhaiter, certes, que tous les Canadiens fussent animés des mêmes sentiments; la division des nationalités cesserait d'être un sujet perpétuel de crainte pour nos hommes politiques, et n'ayant plus à flatter de nuisibles préjugés, les chefs pourraient agir en tout pour le bien de tous.

Si M. Lemoine porte une égale affection à tous les Canadiens, son aversion légitime pour les Américains d'autrefois éclate à chaque page, lorsqu'il parle de l'invasion de 1775, et qu'il raconte les gestes des Yankees, soit au siège de Québec, soit dans la Beauce où l'auteur nous conduit au sortir de la ville.

Il est très-agréable de l'y suivre et des épisodes intéressants attirent l'attention du lecteur. Il en est de même si nous l'accompagnons dans Bellechasse: à partir de là, l'intérêt diminue.

Dans Montmagny, M. Lemoine revoit les lieux de son enfance et les souvenirs de sa jeunesse dont il nous fait part, rendant sa causerie monotone et sans attrait; à peine quelque récit historique vient-il réveiller l'attention du lecteur. La même absence d'intérêt se fait sentir dans toute la partie du livre qui traite des comtés de l'Islet, Kamouraski, Témiscouata, Rimouski, l'auteur nous entretient trop de lui-même et de ses aventures et pas assez des anciennes traditions. Mais notre cicerone retrouve sa verve et redevient aimable et instructif dans le voyage qu'il nous fait faire du Saguenay à Québec.

II.

L'homme le plus aimable est ennuyeux parfois, parfois le causeur, nous venons de le voir, peut cesser de vous plaire et de vous intéresser, et, même chez les puristes, on trouve des solécismes, des phrases boiteuses, des périodes incomplètes ou mal tournées.

Ces dernières fautes, sont souvent une bonne fortune pour le critique: s'il ne donne que des louanges, il ennuie en passant pour flatteur; quelque blâme distribué à propos sauve sa réputation d'impartialité.

Avant d'examiner les côtés faibles de l'*Album du Touriste*, j'avouerai que je n'ai pas trouvé notre auteur aussi noir qu'on l'avait dit. Des *Zoetes* m'en faisaient un barbare, mi-anglais, mi-français, dont le style baroque blessait les oreilles les moins délicates, et j'ai craint de l'avoir trouvé à tort agréable et intéressant; cependant, après avoir relu le livre attentivement, je me suis amusé davantage, et le jugement des critiques me semble injuste et entache de quelque mauvaise foi.

Quoi qu'on en dise, l'auteur connaît notre langue et l'écrit généralement bien, — toujours mieux que ses détracteurs. Dans la première partie de l'*Album* surtout, la diction est pure, la phrase concise, alerte, élégante, et les faits sont présentés dans un ordre qui nourrit l'attention et séduit le lecteur: ces qualités sont d'un bon écrivain.

Cependant, M. Lemoine, il faut le dire, tombe quelquefois dans les fautes qu'on lui reproche et j'aurai dans quelques instants à signaler certains défauts que les critiques n'ont pas mentionnés.

Dans le langage usuel, nous employons maintes expressions anglaises et j'ai entendu des puristes de Québec dire: "Il est parti à Montréal," au lieu de "il est parti pour Montréal." "On procède avec les travaux" au lieu de "les travaux sont en voie d'exécution." Les littérateurs transportent ces anglicismes dans leurs écrits, on le constate tous les jours dans les journaux, et M. Lemoine fait comme les autres. Par exemple on lit (page 289) —

"A St. Thomas reposent les restes de l'ingénieur Duberger, dont le plan de Québec, maintenant à Woolwich, Angleterre, fut approprié par le colonel By, le fondateur d'Ottawa."

On trouve dans l'*Album* des phrases obscures, peu françaises, comme celle-ci (page 67). "La vie de la belle, spirituelle, mais frêle Madame Péni-sault, l'*aliéna de son digne époux sans cependant rompre avec lui*. Et cette autre (p. 111): "L'on aime autant à suivre le cours sinueux de cette belle rivière du Cap-Rouge..... qu'à observer les ondulations du sol vers l'ouest, sillonné tour à tour de frais bocages, de vertes prairies, ou de champs aux moissons jaunissantes. Sillonné se rapporte-t-il à l'ouest, à sol, à ondulations? il est difficile de le décider.

L'auteur n'a pas toujours le mot propre. C'est ainsi qu'il transforme un grand nombre d'églises en cathédrales: or, cathédrales s'entend seulement de la principale église du diocèse, du siège de l'évêque.

M. Lemoine a beaucoup lu, ses livres en font foi; à chaque page, il cite quelque auteur et presque toujours les citations sont heureusement amenées, mais il paraît

se fier trop à sa mémoire, et Racine ne lui pardonnerait pas d'ajouter un pied à l'un de ses vers en mettant —

"..... Pendant les horreurs d'une profonde nuit." au lieu de:

"Pendant l'horreur d'une profonde nuit."

Virgile se boucherait les oreilles s'il entendait réciter: "Non nostrum tantum componere lites," au lieu de: "Non nostrum inter vos tantas componere lites."

Au reste, M. Lemoine a suivi l'exemple de la Société St. Jean Baptiste de Québec, qui a choisi pour devise: *Labor improbus omnia vincit* au mépris de la bonne construction latine et du poète qui avait dit:

"..... Labor omnia vincit

Improbos.

D'autres citations sont inutiles ou mal choisies, et l'on aimerait à voir disparaître un plat monorime en ce d'Albert Millaud. Si l'auteur veut nous faire lire de mauvais vers, il s'en trouve en abondance chez nous, nul besoin d'en emprunter aux étrangers.

L'on aime l'auteur plein d'adresse qui sait passer habilement d'un sujet à un autre et nous préparer toujours à ce qui va suivre. M. Lemoine ne possède pas cet art des transitions. Il change brusquement de discours sans vous en prévenir, et de la Haute-Ville vous précipite en bas du cap, sans suivre la Côte de la Montagne, comme dans le passage suivant: "Dans la rue de la Fabrique, là, dit-on, où est le magasin de MM. Blouin & Fisher, selliers, pensionnait en 1810 l'héroïque général Bock, illustré par Queenstown, autant que son contemporain de Salaberry, par Châteauguay. La Basse-Ville donc, que de souvenirs historiques n'éveille-t-elle pas?"

La tournure de la dernière phrase est en outre vulgaire, et c'est un autre défaut de l'auteur de souvent laisser le style noble ou élégant, pour parler un langage un peu trivial, et dont il ne doit pas se servir dans la conversation.

Je sais que la mode de notre siècle est d'avoir de ces allures communes; les écrivains français vivant quasi toujours dans le demi-monde, et conversant le plus souvent avec des grisettes, prennent naturellement le langage grossier de mauvais lieux; malheureusement nous les imitons en dépit du bon goût et de la simple délicatesse. La mode passera et les livres à la mode aussi, et il fait peine de voir les écrivains de talent céder à un sot préjugé pour obtenir d'éphémères applaudissements.

Je ne veux pas dire, certes, que M. Lemoine écrit d'une manière aussi basse que la plupart des littérateurs français; il est trop gentilhomme pour marcher jusqu'au bout sur leurs traces, mais il ne soigne pas assez son discours, et la dernière partie de son ouvrage surtout est très-négligée. On y trouve maintes anecdotes racontées dans un style trop familier. L'auteur donne pour excuse qu'il a voulu égayer le lecteur: je crois qu'il n'a pas atteint son but. Ses digressions sur les hôtels, le clan des Fraser, les tremblements de terre, choquent le goût. Quelques traits, comme l'épithète de *John Shaw*, semblent n'être dans le livre que par une erreur de typographe, tant ils se rapportent peu au sujet; et M. Lemoine s'évertue pour arriver à citer un éreintement *géométrique* très drôle, mais qui n'est qu'un hors-d'œuvre. On cherche dans l'*Album* des anecdotes, des souvenirs canadiens, et pas autre chose.

L'auteur dit quelque part, qu'il est un peu poète sans qu'on le sache, j'ajouterais qu'il l'est souvent sans qu'il s'en doute lui-même. S'il parle d'autrefois, de ce passé qu'il aime et connaît, ses récits sont pleins de poésie; les peintures qu'il fait des anciens canadiens sont charmantes sous tous rapports, et l'on souhaiterait que l'écrivain ne sortit pas de ces limites et ne se débarrassât de la manière, poétique et souvent obscure.

L'*Album du Touriste* restera. C'est un tableau fidèle des personnages et des événements d'autrefois que nous ne devons pas laisser disparaître, et que l'on retrouvera partout quand la plus grande des œuvres modernes auront disparu. C'est pourquoi l'on aimerait à n'y pas trouver ce qui dépare et en détruisant l'harmonie, et qui sont loin de servir à la gloire même actuelle de l'auteur.

OCTAVIO.

JEAN NICOLET.

(Suite et fin.)

Sous M. de Montmagny, la pensée qui présidait à l'administration de la colonie était indifférente aux découvertes, et selon toutes les apparences, il était plus dans les habitudes de M. de Champlain que dans celles de son successeur de s'enquérir de ce qui se passait à cinq ou six cents lieues de Québec, dans les contrées de l'Ouest, et d'y envoyer des explorateurs. Raison de plus pour que Nicolet n'ait pas été envoyé au Mississippi après l'année 1635 où mourut Champlain.

Néanmoins, les découvertes de Nicolet devaient donner le branle à tout un mouvement pour atteindre les limites du continent dans la direction du Pacifique. Longtemps les Français pensèrent y réussir en se dirigeant à l'aide du Mississippi; c'est à des trifluviens, les La Verendrye, qu'était réservé l'honneur de pousser le plus loin les explorations de l'Ouest sous le gouvernement français.

En 1640, un Anglais du nom de Dermer, entreprit de chercher un chemin pour se rendre à la Chine à travers le nord de l'Amérique. Il en était à explorer le Saguenay lorsque le Père Vimont nous le montre dans sa relation comme un écervelé qui ne sait pas le premier mot de la chose qu'il cherche. "Quand il aurait trouvé la mer du nord, écrit-il, il n'aurait rien découvert de nouveau, ni rencontré aucune ouverture au Nouveau-Mexique. Il ne faut pas être grand géographe pour reconnaître cette vérité." Ce qui prouve que les Français voyaient déjà assez clair sur la carte de l'intérieur du continent.

La Relation de 1640 ajoute, parlant de la région qui est au-delà du lac Huron:

"Ce serait une entreprise généreuse d'aller découvrir ces contrées. Nos pères qui sont aux Hurons,